2e Année - N° 14 Janvier 1947

COURRIER DE LA MESNIE

Jeunes, vous servez la patrie : Ma plus grande joie sera de voir revivre la France avec vous *(HENRI, Comte de Paris)*

LA FRANCE EST NÉE A NOËL

MATERNITÉ *de Van Dyck*

NOUVEL AN !

Que tous nos amis, lecteurs et sympatisants, trouvent ici les meilleurs vœux de la Mesnie pour l'année 1947

Noël, leçon d'espoir.

Noël. La France est née à Noël.

Par un miracle ; par la volonté de Dieu.

Par un nom qui sonne franc, fort, rude et glorieux : CLOVIS.

Par un nom qui sonne doux, clair et bon : CLOTILDE.

Par la pureté de Clotilde, par l'audace de Clovis.

Elle est née pure comme l'eau du baptême de Reims, douce, persistante et tenace comme l'huile de la Sainte Ampoule, pleine d'esprit et de fécondité comme le premier sel.

Noël 496. La France n'était pas grand'chose.

Noël 1946. La France ne sait ce qu'elle sera demain.

Cahos de pensées et de forces qui se cherchent, qui n'ont besoin que d'un nouveau baptême de pureté pour se fédérer, vivre et agir ; forces qui recherchent une nouvelle pureté, un nouvel amour, un nouveau Clovis.

Forces inconscientes et puissantes des masses et des trusts, forces aveugles du matérialisme, forces exploitantes, forces enchaînées. Mais il y a aussi des forces neuves et pures.

Noël 1946. Une France est née ; un nouvel ordre chrétien et social s'annonce, par amour de toute la France, de tous les hommes d'Europe et du Monde.

Demain, si Dieu le veut, le miracle sera.

Demain, si nous le voulons, un nouveau baptême régénérera la France. L'eau limpide et claire d'une pensée pure et désintéressée coulera sur la France, coulera par toutes les veines de la France.

Auprès du berceau de notre pays, retrouvons notre première pureté, notre foi, notre espérance.

Nous connaissons la France, nous l'aimons, nous ne rejetons rien de son passé. Nous l'acceptons tout entière. Nous allons de l'avant en commençant par être, et par être de l'avant, de ceux qui croient avant le baptême, avant Reims.

Nous ne sommes pas grand' chose, comme Clovis avant la bataille. Mais à la veille de la bataille, nous croyons en Dieu. Dieu aidera la France et nous serons peut-être Son instrument.

Nous ne sommes pas grand' chose, mais nous sommes DEJA. Nous avons en nous toutes les richesses : la confiance, l'ardeur, la jeunesse. Toutes les richesses qui ne s'achètent pas et démolissent les richesses qui s'achètent.

Nous avons surtout la petite fille Espérance qui est venue s'installer parmi nous. Voyez comme nos lys sont jeunes et purs et voyez comme ils croissent !

Et même si le Roi n'est là qu'après-demain et non pas demain, tout ce que nous donnons en ce soir de Noël n'est pas donné en vain, parce que nous n'en attendons rien pour nous, que d'avoir donné.

LA RÉPUBLIQUE LAISSERA-T-ELLE MOURIR LA FRANCHE COMTÉ ?

Cet article n'est pas un réquisitoire contre l'œuvre de la république. C'est une suite de simples constatations. Nos lecteurs n'y trouveront pas un jugement, mais des faits vécus par le jeune frontalier franc-comtois qui les expose. Ils se feront eux-mêmes, ensuite, une opinion.

La Franche-Comté, chacun le sait, a une capitale politique, administrative, judiciaire, universitaire et militaire : Besançon.

Mais sa capitale industrielle est Montbéliard, centre d'une région où se sont groupées quelques aciéries et les usines Peugeot.

Les Francs-Comtois, hormis le groupe protestant de Montbéliard, sont catholiques. Tous sont très « conservateurs », surtout le vieux cultivateur des montagnes, le pays traditionnel qui, depuis son enfance, a toujours travaillé pour la prospérité d'une famille qu'il élève « à la maison » et où l'on parle toujours le pittoresque patois du pays.

Mais l'habitant de nos montagnes, étant frontalier, a pu faire depuis toujours la comparaison entre la Suisse et la France, et ceci — hélas ! — le plus souvent au désavantage de notre pays.

Economiquement, il a déjà élu son fournisseur en Suisse. Depuis des générations, chacun va chercher de l'autre côté de la frontière son café, son sucre, son tabac et sa gentiane. Si son cœur est français, s'il a souffert pour la France en 1914 et en 1940 (prisonnier d'une zone « interdite »), il n'en a pas moins des sympathies très vives pour la Suisse et, si la France continue à se désintéresser de ses richesses de l'Est, elle ne tardera pas à perdre aussi son cœur.

Dans ce domaine, la radio a joué un rôle désastreux. La radio de « Sottens » est maintenant à peu près la seule écoutée dans nos régions. Parfois le « Luxembourg ». Presque jamais la « France », qui n'est capable de nous offrir que des programmes trop légers ou des discours haineux. Le Franc-Comtois n'aime pas les discours. Il est intransigeant : pour lui, les principes chrétiens sont les seuls vrais, les seuls valables. Les autres lui sont étrangers et ne peuvent mener qu'à la barbarie.

Sur le plan industriel, la Franche-Comté a de grandes ressources, les plus connues sont l'horlogerie de Besançon et de Morteau, l'industrie automobile de Montbéliard et les aciéries. Mais la grande force de ces marches de l'Est, c'est l'artisanat et la petite industrie. Des multitudes de scieries abattent les forêts de sapins pour déverser leur flot de planches et de poutres à travers la France. Quantité de petits fabricants d'horlogerie travaillent à domicile... L'organisation de cet artisanat est toujours la même : un maître-patron qui possède l'entreprise et dirige un personnel choisi qu'il côtoie sans cesse et avec lequel, très souvent, il travaille lui-même en étroite communauté.

Nationalisez l'industrie horlogère, concentrez-la en de grosses usines, confisquez au profit de l'Etat ces menuiseries et ces scieries, et vous verrez combien de millions il faudra engloutir pour détruire ce petit monde heureux !

La petite industrie est la seule qui puisse faire vivre la Franche-Comté, avec l'agriculture familiale, et nul ne peut dire qu'elle ne soit pas la base de sa prospérité et de son bonheur.

Etudier maintenant le problème administratif revient à étudier le rôle de Besançon.

Cette ville, à part quelques milliers d'ouvriers et de commerçants, n'a pas de véritable industrie ni de grosse main-d'œuvre. Montbéliard, avec ses grosses usines, Paris et sa légende aspirent une bonne partie de la population jeune. Le paysan, bien sûr, reste attaché à la terre ancestrale et garde son fils aux champs, mais les pères de familles nombreuses doivent laisser leurs enfants se placer dans les chemins de fer, la gendarmerie, la douane. Le bourgeois envoie son fils à l'université de Paris ou de Dijon, car celle de Besançon est réputée trop sévère pour les examens ! Les ouvriers se déplacent vers les régions industrielles du Nord-Est du Doubs.

Besançon, en moyenne, se dépeuple donc peu à peu. La dernière trouvaille du gouvernement a été de rattacher administrativement Besançon à Dijon. La Septième région militaire de Besançon n'existe plus. Il a même été fortement question d'enlever à la capital franc-comtoise l'université et la Cour d'Assises. Le résultat était aisé à prévoir : Besançon meurt peu à peu.

Autour des grosses usines, d'autres villes naissent et se développent, où l'ancien artisan heureux devient machine et esclave. Au lieu d'un logement sain entouré d'un jardin, des milliers de Français vont s'entasser dans ces clapiers qu'on nomme buildings. Et voilà comment naît une population de prolétaires aigris.

Ce beau travail a été accompli de gaîté de cœur par des Parisiens que la Franche-Comté n'intéresse pas et qui ignorent tout de notre province et de ses problèmes.

Comment y remédier ?

Laissez à Besançon, laissez aux Bisontins le soin de s'occuper de leurs frères Franc-Comtois, et que Paris n'apporte rien d'autre qu'une surveillance éclairée et sympathique. Que les partis qui déchirent notre pauvre pays laissent la Franche-Comté dans sa foi première, qu'il la laissent unie. La France a tout à y gagner.

C'est, me semble-t-il, ce que nous offre le Comte de Paris. Il veut nous donner un père bienveillant et sage, qui nous laisse notre unité et la responsabilité de notre propre maison. Il veut, par l'organisation professionnelle et l'assemblée provinciale, s'intéresser aux problèmes de notre région; il veut nous laisser et défendre notre petite industrie ; il veut nous donner la Paix, gage d'un bonheur futur.

La république, elle, a essayé de nous diviser, de nous exploiter, de nous mettre à la porte de chez nous, de tuer notre capitale.

Que voulez-vous, notre choix est fait...

Si nous voulons rester Français dans une France heureuse, si nous voulons diriger nous-mêmes les affaires de notre région que nous sommes seuls à bien connaître, nous n'avons pas à hésiter. Nous optons pour nos libertés et pour notre prospérité.

Franc-Comtois, mes frères, c'est notre patrimoine, c'est le patrimoine de la France qui est en jeu. Sauvez-le : c'est votre intérêt et votre devoir.

Vous savez la seule méthode à employer... POURQUOI PAS ?

A NOS LECTEURS

Amis, monarchistes et sympathisants, vous qui voulez faire quelque chose qui réponde à votre idéal et qui tranche sur toute la littérature partisane

SOUSCRIVEZ !

Lecteurs anonymes de ce « Courrier », vous qui êtes peut-être indifférents à nos idées, mais à qui notre objectivité et notre désintéressement ont plu :

SOUSCRIVEZ !

Et si vous voulez que notre effort se poursuive, que notre bulletin s'agrandisse et s'améliore sans cesse :

Choisissez la plus généreuse des formules suivantes :

Membre souscripteur ..... 100 frs.
Membre donateur..... 200 frs.
Membre bienfaiteur ..... 500 frs.

Et envoyez, SANS TARDER, votre mandat à notre C.C.P. 5820-75 PARIS, LA MESNIE, 11, faubourg Montmartre, Paris IX^e^.

A NOS CORRESPONDANTS

Aidez-nous **à diminuer nos frais de Secrétariat. Joignez à vos lettres un timbre pour la réponse !**

POUR NOUS PERMETTRE DE NE PAS AUGMENTER NOS TARIFS FAITES UN EFFORT

RENOUVELEZ VOTRE SOUSCRIPTION MAIS EN PASSANT A LA CATEGORIE SUPERIEURE

« Comtois, rends-toi ! Nenni, ma foi ! »

Y a-t-il une ESTHÉTIQUE Communiste ?

Dans le dernier numéro d'*Arts de France*, le journaliste communiste R. Garaudy écrit :

« Il n'y a pas une esthétique du Parti Communiste... Un peintre communiste a le droit de peindre comme Picasso. Il a le droit de peindre autrement. Et le communiste a le droit d'aimer, soit l'œuvre de Picasso, soit celle de l'anti-Picasso. »

Il nous semble utile, à ce sujet, de rappeler quelques faits :

Notons tout d'abord que Picasso s'est inscrit au Parti Communiste lors de la Libération, ce qui lui a valu de la part de Marcel Cachin en personne le titre de « premier peintre du monde ». D'autre part, dans son récent reportage sur la France, l'écrivain soviétique Ilya Ehrenbourg parle des intellectuels communistes français (Joliot-Curie, Aragon, Picasso, etc., etc.) comme de « novateurs et en même temps gardiens des meilleures traditions du génie français » ; ce sont d'ailleurs les seuls représentants de la culture occidentale qui trouvent grâce à ses yeux, car, dans le même article, il s'en prend violemment à Sartre, dont la philosophie lui semble le symbole du marasme où se débat la civilisation capitaliste. Et la presse soviétique de dénoncer l'existentialisme, « cheval de Troie de la réaction bourgeoise » (*sic*). Traduisons : Sartre n'est pas membre du Parti Communiste.

Un autre fait tout aussi significatif : si la qualité de membre du Parti semble être aux yeux des Soviets le seul critère de valeur pour un artiste vivant encore en pays démocratique, il n'en va pas de même en U.R.S.S. ; car là il y a des règles de l'orthodoxie, dont les artistes sont « priés » de ne pas s'écarter. C'est ainsi qu'immédiatement après la Révolution, la peinture cubiste était considérée comme peinture officielle de l'Union Soviétique ; mais depuis les années 30, elle a été non moins officiellement condamnée comme un « phénomène de désagrégation bourgeoise ». Actuellement, ainsi que le constate M. George dans un récent article (*Le Littéraire*, 23-12-1946), on n'accepte plus que le réalisme académique, mais à tendance strictement utilitaire ; l'art ne peut exister que comme moyen de propagande de l'Etat soviétique.

Alors, y a-t-il, n'y a-t-il pas une esthétique communiste ? La réponse nous semble claire et nous est avis que Garaudy a perdu une belle occasion de se taire. (S.P.C.)

TOULON : Le témoignage de l'Amiral Auphan

Ni l'édition, ni la presse ne sont libres. Cent cinquante-sept ans après la prise de la Bastille, il ne se publie rien en France qui n'ait reçu auparavant l'assentiment des partis en place ! Ceux qui n'ont à compter sur l'appui de personne en sont réduits à faire circuler « sous le manteau » ce qu'ils n'ont pas le droit de publier au grand jour.

*L'**Histoire de mes « trahisons »**, de l'Amiral Auphan, est le plus récent de ces volumes « clandestins ». Nos lecteurs, qui nous ont vu publier ici les témoignages les plus divers et les plus impartiaux, penseront comme nous qu'il était de notre devoir d'ouvrir nos colonnes à un soldat qui défend son honneur; ses malheurs nous inciteraient suffisamment à le faire, si son témoignage n'avait les plus hautes raisons de nous émouvoir et de nous toucher.*

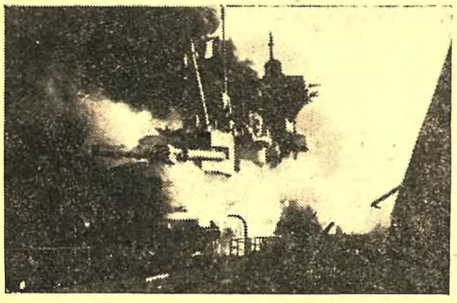
27 NOVEMBRE...

Quatre ans déjà ! Quatre ans ont passé depuis que notre Flotte, une fois de plus fidèle à sa double devise :

« HONNEUR et PATRIE »
« VALEUR et DISCIPLINE »

se sabordait Pavillon Haut, obéissant aux ordres de ses chefs valeureux, pour ne pas tomber aux mains de l'ennemi qui venait d'envahir par surprise le port de Toulon.

Si, à Mers-el-Kébir, nos marins avaient eu l'excitation de la bataille et l'ardeur du combat pour tempérer l'amertume qui les envahissait devant une attaque aussi injustifiée, quel terrien peut comprendre le désespoir et le chagrin qui les étreignaient le jour où ils durent, de propos délibéré, sacrifier leurs bâtiments, la chair de leur chair, ce qui est toute leur raison de vivre ? Celui qui ne connaît pas les liens qui attachent le marin à son navire imagine-t-il la souffrance morale, et physique aussi, que ressent le commandant obligé de donner l'ordre du sabordage,



LES CHAUDIERES DE « L'ALGERIE » VIENNENT DE SAUTER
Le navire se saborde pavillon haut.

et ceux chargés d'exécuter cet ordre ? Et pourtant, nos marins l'ont fait sans murmurer, par simple obéissance au devoir, et pour rester fidèles à leur serment de ne pas laisser notre flotte tomber aux mains de l'ennemi. Un corps, dont l'esprit de discipline permet d'atteindre à ce degré d'abnégation, fait honneur à tous ceux qui le servent, et le pays qui a la chance de porter encore en lui de telles sources d'héroïsme peut en tirer un légitime orgueil.

Hélas, tous ne l'ont pas compris, et, à peine quatre ans après ce drame bouleversant, nous avons assisté à un autre drame plu pénible encore. Notre pays, ou plutôt la caricature que nous en avons en ce moment, s'est offert le luxe de donner au monde le spectacle d'un procès inique, où une camarilla toute à la dévotion d'un déserteur, d'un mutin, et de quelques individus de sac et de corde, a prétendu juger de l'honneur des amiraux, dont le patriotisme, à l'inverse de tant d'autres, ne souffre pas d'être mis en doute.

A cette ocasion, un souffle de pureté est venu heureusement balayer l'atmosphère pestilentielle de haine et de honte qui oppressait le prétoire de la « Haute Cour de Justice » (Oh! ironie des mots...) Ce souffle, c'est celui apporté par la lettre que l'amiral Auphan envoya le 30 juillet 1946 au sombre « Président » marionnette Noguères.

Rendons grâces à l'Amiral d'avoir élevé le débat à sa vraie place; rendons-lui grâces d'avoir clamé courageusement à la face du monde et à tous ces pantins ce que beaucoup sentent, mais n'osent pas exprimer; rendons-lui grâces surtout d'avoir prouvé que l'honneur n'est pas tout à fait mort dans notre malheureux pays, et que cette notion, loin de n'être plus qu'un vocable vide de sens, a encore toute sa valeur et sa forme au cœur de ses plus dignes fils.

En dépit du scandaleux verdict qui a clôturé ces « débats » de Versailles, et « quelles que soient les voies que les marins ont suivies sous l'occupation dans le secret de leur conscience, l'Hitoire dira que la Marine a été digne de la Nation ».

Oui, Amiral, l'Histoire et le Monde ont déjà jugé !...

Paris, le 27 novembre 1946.

Pierre BOUCHET.

Il y a des valeurs spirituelles et morales, sacrées aux yeux des Français, que je n'ai pas le droit de laisser ternir dans un tel débat.

Quelles que soient les voies que les marins ont suivies, sous l'occupation, dans le secret de leur conscience, l'Histoire dira que la marine a été digne de la nation. Je n'aurais pas mérité d'être son chef si j'acceptais d'être condamné pour cela fût-ce à un seul jour d'indignité nationale.

Quand l'opinion sera réveillée du somnambulisme qui l'ensorcelle, les Francais ne me pardonneraient pas d'avoir fait juge de l'honneur de leur marine militaire, resté intact devant les Allemands, une juridiction actionnée par un gouvernement où figure, à côté d'un déserteur, un ancien marin mutin de la mer Noire. Je ne juge pas, mais je ne veux pas être jugé, du moins dans ces conditions.

(Lettre au Président de la Haute Cour du 28 juillet 1946).

LE SABORDAGE

C'est par la radio publique que j'ai appris, comme tout le monde, le drame de Toulon.

Si l'on a la curiosité de rechercher les commentaires de l'époque, on y verra que l'opinion alliée fut unanime à apprécier l'acte de Toulon comme un geste de courage et d'honneur. D'ailleurs, au cours des débats du procès, le Procureur Général fut conduit, tellement la chose était évidente, à abondonner toute accusation sur ce point.

Ainsi, de l'aveu même de la Haute Cour, à côté du sacrifice individuel de tous ceux qui, d'un bord ou de l'autre, ont obéi à la voix de leur conscience au cours d'événements où chacun cherchait où était le devoir, le sabordage de l'escadre toulonnaise constitue un acte collectif qui permet à tous les marins de continuer à porter avec fierté un uniforme resté sans tache.

A Toulon, la Marine s'est coupé un membre pour sauver son âme.

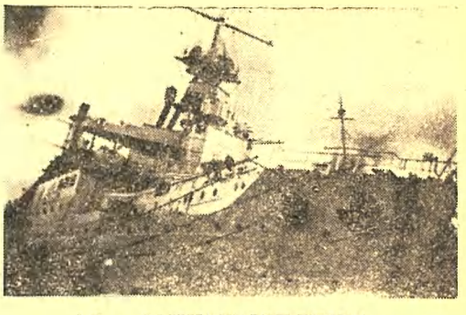
Pour que ce sacrifice n'ait pas été vain, il ne faudrait pas qu'aujourd'hui on lui fit perdre jusqu'à cette âme.

Le mal moral indéfinissable dont souffre la France n'a pas d'autre cause que cette escroquerie au patriotisme commise au bénéfice de ceux — hommes ou partis — qui ont pris le pouvoir sans avoir su réaliser, depuis, le rassemblement de toutes les énergies françaises.

Sur le plan des réalités politiques, la situation, après deux ans de ce régime, se juge d'elle-même.

Je ne suis qu'un marin ayant servi son pays aux postes les plus divers ; mais l'épreuve m'a élevé, la retraite où je suis cloîtré m'a permis de réfléchir. Du fond de cette retraite, avec la sérénité et l'indépendance de pensée d'un homme qui n'a pas une tache de sang français sur les mains, je m'autorise du droit que donne un sacrifice accepté pour dire à mes compatriotes, comme il y a deux ans, que si nous continuons à être désunis jusqu'à l'égarement nous sommes perdus.

Je sais bien que tout le monde prêche l'union ; mais chacun la voudrait autour de soi. Il est temps de rassembler, sans exclusive et sans arrière-pensée, tous les Français qui mettent la patrie au-dessus de leur parti. Ce n'est pas un pardon que je demande : comme d'autres, j'ai pu commettre des erreurs involontaires ; mais, comme tant d'autres aussi, je n'ai rien à me faire pardonner. Ce qu'il faut, ce que tous les bons Français doivent exiger, c'est la réhabilitation des principes traditionnels de bon sens qui, de Clovis à Poincaré, ont rendu confiance au pays après chaque grande crise de son Histoire.



LE « COMMANDANT-TESTE »
quelques instants avant de sombrer.

Si la France ne se ressaisit pas, si elle reste haineuse et athée, si elle ne parvient pas à se « désensorceler » pour retrouver ses forces traditionnelles, jaillies de racines chrétiennes, la mission de la France est terminée et il n'y a pas de raison pour que les événements voulus par la Providence prolongent une existence désormais inutile à ses yeux.

Mais si la France, une fois de plus, réussit à s'élever au plan spirituel où elle brillait autrefois parmi les nations, si elle donne au monde angoissé la formule sociale et politique de la paix de demain, qui ne peut s'établir que sur la Vérité, sa mission, enfin retrouvée, lui donnera une nouvelle jeunesse.

Août-septembre 1946.

GEOGRAPHIE ET REVOLUTION... SOCIALISTE

« Le Drapeau Rouge », qui prétend éduquer les jeunes, consacre un large éditorial dans son numéro du 5 décembre à la question indochinoise.

Nous extrayons de ce placard le passage suivant :

Il y a maintenant deux Indochines : le Viet-Nam et la Cochinchine autonome.

En fait de géographie politique, les jeunes socialistes sont servis. Le Cambodge, le Laos !... ça ne compte pas.

Ou bien le signataire de l'article l'a écrit sur commande, sans rien connaître du sujet, ou bien le Cambodge et le Laos étant des royaumes, il est bon de les annexer à la république du Viet-Nam.

JEUNESSE DE FRANCE

Pour nous, il n'y a qu'une seule Indochine ou plutôt une Union indochinoise, au sein de laquelle vivent deux royaumes, amis de la France, le Laos et le Cambodge, une république également amie de la France, la Cochinchine, et une république qui, avec l'aide étrangère (Japon ou U.R.S.S.), ne nous cherche que des chicanes, le Viet-Nam.

Il est vrai que « Le Drapeau Rouge » s'intitule aussi « Organe de combat », et si la géographie n'est pas son fort, il sait fort bien préparer et pousser les jeunes à la guerre civile ; voici, à cet égard, quelques passages suggestifs :

Les socialistes n'ont jamais prétendu arriver à la révolution par l'unique moyen des consultations électorales. Pour eux, ces dernières servent surtout à connaître le rayonnement du socialisme dans les masses (14-11-46).

Et comme ce rayonnement est de moins en moins large, il faut un des autres moyens, c'est-à-dire :

Défendre la laïcité en faisant connaître les municipalités qui sabotent les écoles laïques, en s'opposant aux subventions aux écoles libres, en aidant le corps enseignant à faire triompher ses revendications.

Lutter contre les fascistes par l'action directe, en les chassant des quartiers ouvriers, en protégeant en commun nos manifestaions et nos ventes de journaux.

(14-11-46.)

Mais ceci n'est encore rien, il y a mieux.

On ne gouverne pas contre une classe ouvrière nombreuse, combative, entraînant derrière elle une importante partie des classes moyennes.

C'est dans les usines, dans les quartiers, dans les communes, et non à la Chambre, qu'est le combat essentiel.

Les jeunes y marcheront hardiment (21-11-46).

Et si vous ne comprenez pas ce que peut être le « combat essentiel » dans les quartiers et dans les communes, précisons :

Nous demandons à tous les jeunes révolutionnaires, à tous les jeunes ouvriers de faire de la préparation militaire.

Apprenez à vous servir des armes, apprenez à vous battre...

Non pas pour créer cette « armée nationale » et démocratique qu'aucun pays capitaliste, même à présidence communiste, n'est capable de construire, mais pour pouvoir dresser la classe ouvrière en armes contre le capitalime et la guerre.

Au fait, n'y a-t-il pas une loi qui réprime de telles provocations ?

Sans doute ne s'applique-t-elle pas aux « amis » !

JOYEUX NOEL A LA F

Noël !

Jour de joie et de liesse, de toilettes et de jouets, de lumières et de réveillon!

Noël !

Jour d'hiver et de boue, d'attente et de pauvreté : une année qui meurt dans le froid !

« ET PAIX SUR LA TERRE AUX HOMMES DE BONNE VOLONTE ».

Mais où sont les hommes de bonne volonté ? Et serait-ce à cause de leur absence que nous ne connaissons plus la Paix ?

Et toi, France « la doulce », quel Réveillon, quel triste Réveillon te préparent ceux qui prétendent te « diriger » ?

Où sont tes réserves, tes parures, ta joie que le Monde enviait, voici des siècles ?

FRANCE A L'ENCAN ! FRANCE AUX ENCHERES ! Mais qui en voudrait encore ? Il n'y a plus que des miettes à en tirer. Ses ennemis de l'extérieur ont commencé le pillage, ses fils l'ont consommé et se battent en ce moment pour le partage des restes !

Quand et où s'arrêtera cette désagrégation totale du patrimoine spirituel et des richesses matérielles ? BIENTOT ?

NON ! car le chef de Famille n'est pas là, car le chef de Famille a été chassé par ses enfants !

Avec sa sollicitude de Père il voulait les empêcher d'accumuler folies et gaspillages ; il voulait leur faire comprendre que c'est sur le présent, fruit du passé, que se prépare l'avenir ; il leur disait qu'il faut des générations pour faire d'un arbrisseau un arbre magnifique et des générations pour maintenir et accroître la beauté et l'opulence d'un domaine.

« JE SUIS CELUI QUI CRIE DANS LE DESERT ».

Et les enfants répliquèrent :

« Nous sommes tous égaux, donne à chacun sa part du domaine et laisse-nous l'exploiter à notre guise ; nous sommes plus juges que toi de ce qui lui est bon ou néfaste, car c'est nous qui le travaillons. Va-t-en ! »

Le chef de Famille est parti, mais suivant en cela l'exemple divin, il a pardonné à l'ingratitude de ses enfants, sachant très bien qu'un jour ils se retourneraient vers lui pour qu'il revienne apporter l'ordre, et de l'extérieur il continue à leur prodiguer vainement ses conseils et ses avertissements.

ET VOICI NOEL ! Le chef de Famille n'est toujours pas rentré et le domaine divisé continue d'être mis à sac !

ET VOICI NOEL ! Avec ses banquets où la « part du pauvre » est soigneusement mise de côté !

« FRAPPEZ ET L'ON VOUS OUVRIRA ».

Héritier de nos Rois, Dieu fasse en cette nuit de Noël que vous frappiez bientôt à la porte de « France la doulce » et qu'elle vous ouvre tout grand son cœur meurtri !

Henri, Comte de Paris, ne dédaignez pas la part du pauvre qui vous aura été laissée, mais qu'entre vos mains elle soit le levain qui demain fera lever la France vers son Destin Eternel !

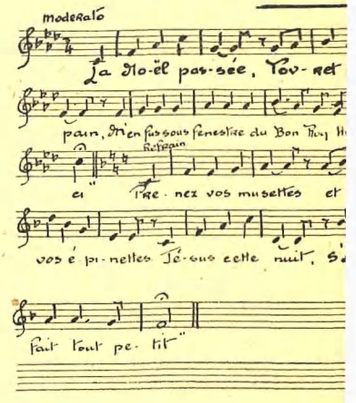
J. P. DAVID.

L'intelligence française est libre : le cœur peut se remettre à battre... Entre tant d'avares, nous avons choisi d'être prodigues. Nous ne faisons grâce à notre vie d'homme d'aucun des rêves de l'enfance, et les plus beaux, les plus hardis, les plus avides... Vive l'honneur et vive l'honneur français. Vous me direz : où veut-il en venir ? Parbleu ! Vous savez où je vais. A qui crie : vive l'honneur, en notre langage, l'écho répond : vive le Roi, l'écho en a l'habitude. Il ne l'a jamais perdue : c'est une admirable histoire qui donne envie de rire ou de pleurer... Je connais un jeune Lorrain de quatre ans qui, à ma demande : qu'est-ce qu'un roi ? m'a répondu : « Un homme à cheval, qui n'a pas peur ! » Son papa est républicain. N'importe ! Oui, garçon, un homme à cheval. Tant pis pour la couleur locale et les visages de la guerre moderne et des cours ! Un homme à cheval, et de jeunes Français derrière, qui aiment le danger et y périssent...

Joyeux Noël à la Maison de France ! C'est notre maison. Hâtons-nous de suspendre au dernier chevron du faîtage le gui reverdissant ! Les uns en firent jadis un temple de la gloire,

Le Noël a

La Noë



II

En cette nuitée
Au vieux temps jadis,
Naquit en Judée
Un de mes amis.
Avait pour couchette
Une crèche en bois,
Et dans la povrette
Des ramas de pois.

III

Et lors arrivèrent
Voir l'enfantelet
Bergers qui portèrent
De grands pots de lait.
Et moi, je n'ai mie
Pour calmer ma faim.
Bon roy, je vous prie,
Baillez-moi du pain.

La Noël pas
Povret orph
Ma goule aff
N'avait plus
M'en fus so
Du bon Roy
Et lui dis :
Oyez bien c

R

Prenez vos
Et vos épine

Jésus, cette
S'est fait to

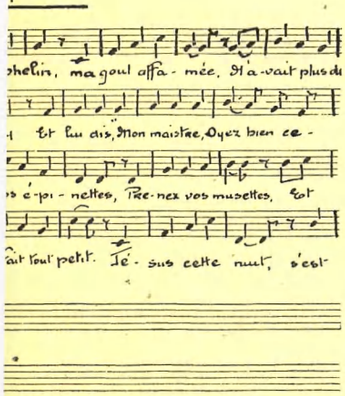
MAISON DE FRANCE !

d'autres un musée, enfin je ne sais quel monument austère, et pourtant c'est notre maison. Celle de la galette des bassines à confiture, des jeux et des rêves, familière et vénérable, paternelle — la maison paternelle. Oui ! La France prodigue a reconnu la maison héréditaire, et sitôt franchi le seuil sacré, elle a senti sa peine remise, et ses péchés pardonnés. Vive le Roi! Vive la Reine ! Vive Monseigneur le Dauphin ! Les cuistres mélancoliques, qui nourrissent leur mélancolie des livres poussiéreux de M. Durkheim vont, ici, crier au scandale. Ils nous tiennent pour des maniaques, des gens à thèse, non moins mélancoliques qu'eux-mêmes... et nous ne nous sommes jamais sentis si jeunes, si chantants, si amoureux, un brin de laurier au coin des lèvres, et dispos pour toute entreprise périlleuse, pourvu qu'elle soit de peu de profit et de beaucoup d'honneur. Joyeux Noël à la Maison de France ! Nous l'aimons comme elle mérite d'être aimée, avec un rien de folie. Nous l'aimons comme notre jeunesse exactement. Nous l'aimons comme notre honneur.

Georges BERNANOS.

Henri IV

passée



IV

Et, de sa chambrette,
Oyant mon récit,
Avecque amourette
Le bon Roy sourit.
Prit en sa cassette
Deux écus dorés ;
De sa main doucette
Me les a donnés.

V

Disant : « Petit ange,
Je suis moult content,
Afin que tu manges
Voilà de l'argent.
Pour la doulce France
Et son Roy Henry
Prie avecque instance
Ton petit amy ».

Le jour de Noël de l'an 496, la ville de Reims était parée et pavoisée comme pour un triomphe romain.

Quand, suivi de ses guerriers, au son des trompettes et des buccins, Clovis pénétra dans la cathédrale étincelante de mille feux, tendue de courtines blanches, décorée de fleurs et de verdure, noyée dans un nuage d'encens et de parfums répandu par les cassolettes, il fut saisi de stupeur et, s'adressant à l'évêque Rémi qui l'était venu recevoir sous le porche de la basilique :

— Est-ce donc là le royaume du Ciel que tu m'as promis ? lui demanda-t-il.

— Non, répondit l'évêque, ce n'est que l'entrée du chemin qui y mène.

Après que saint Rémi eut versé sur la tête du « fier Sicambre » l'eau régénératrice du baptême et lui eut prédit les grandes destinées de ses successeurs, une ère nouvelle s'ouvrit pour la nation franque et, de ce jour, date vraiment la mission du royaume de France, « le plus beau après celui du Ciel ».

Noël ! Noël ! C'est ce cri spontané qui, désormais, jaillira de tous les cœurs français pour exprimer leur joie.

Ce sera le cri de ralliement qui, pendant la guerre de Cent ans, s'opposera à « Saint-Georges, Guyenne ! » poussé par les Anglais. C'est lui qui répondra à « Vive Bourgogne ! » dans une lutte entre Louis XI et Charles le Téméraire. C'est par lui que le peuple acclamera le sacre de ses rois et accueillera Jeanne d'Arc libératrice du royaume, associant ainsi dans son enthousiasme et avec un sens très juste des choses l'idée chrétienne et l'idée monarchique.

Au cours des siècles les rois de France honorèrent de façon toute spéciale les mystères de Noël. Jean Le Bon institua en souvenir de la crèche l'Ordre de l'Etoile dont l'insigne était l'astre qui guida les Mages jusqu'aux pieds du Sauveur. Le chevalier qui en était décoré faisait serment de mourir plutôt que de fuir dans les combats.

Fête populaire par excellence, Noël, dont la date pendant longtemps a coïncidé avec celle du Jour de l'An, donna lieu à de curieuses coutumes et fut l'occasion de réjouissances dans lesquelles l'esprit gaulois de nos ancêtres dépassa parfois les limites de la bienséance.

Sous la Révolution, les pièces d'orfèvrerie enchâssées dans des pierres provenant de la démolition de la Bastille font fureur. A l'occasion du La Convention interdit les étrennes qui ne reparaissent que sous le Consulat. Les bonbons deviennent alors à la mode, et les soldats de plomb et les équipements militaires sont les jeux préférés des enfants.

Chacun veut son cadeau de Jour de l'An et les souhaits de bonne année ne sont bien souvent qu'un prétexte à rafraîchir la mémoire de ceux de qui on l'attend. Tous heureusement ne reçoivent pas la même réponse que l'intendant du cardinal Dubois, le ministre du Régent, qui, ayant présenté ses vœux à son maître, n'obtint de lui que ces mots : « Je vous donne pour étrennes ce que vous m'avez volé dans le cours de l'année ».

LA JEUNESSE CANADIENNE FRANÇAISE

On l'a dit et redit : les Canadiens français ne sauraient s'imposer au Canada par le nombre. C'est vrai, même aujourd'hui, alors que les statistiques démographiques du dernier recensement sont particulièrement réconfortantes. De tous les groupes canadiens, c'est le nôtre qui bat la marche. Notre effectif numérique grandit. L'enrichissement n'est pas tel toutefois que nous puissions caresser l'espoir qu'un jour tout ce vaste pays soit un pays français. Surtout si, après la guerre, comme la chose est possible, une forte vague d'immigrants exclusivement britannique ou mêlée allait déferler sur les rives canadiennes. Non ! Pas de spéculation enivrante, pas d'espoirs irréalisables, du moins dans la limite des prévisions humaines. Accoutumons-nous à envisager plutôt les froides réalités.

Cependant, la puissance à laquelle nous ne saurions atteindre par la seule force du nombre, nous la pourrions conquérir par la magie de l'influence, de l'influence morale, de l'influence politique, de l'influence économique, de l'influence culturelle et cette influence, précisément par le truchement des hommes de talent.

J'en suis convaincu, notre petit peuple ne serait plus le même. Ou plutôt, toujours fort de sa volonté de survivre et s'appuyant sur des institutions déjà solidement organisées, mais enrichi, fortifié, renouvelé, en quelque sorte, par le ferment de la culture, notre peuple serait alors en mesure de conquérir sinon l'amitié difficile, du moins l'admiration du monde anglo-saxon, sensible au prestige culturel, et le contraindrait à compter plus que jamais avec les Canadiens français dans l'œuvre déjà par trop compromise de l'éducation d'une grande patrie canadienne.

(Revue Dominicaine, Montréal.)

JEUNESSE DU MONDE

FESTIVAL MONDIAL DE LA JEUNESSE

La Fédération mondiale de la Jeunesse démocratique annonce que le Festival mondial de la Jeunesse, **en 1947, organisé à Prague grâce à l'hospitalité du gouvernement tchécoslovaque et du Comité central de la Jeunesse tchécoslovaque, aura lieu en juillet et août pour une durée de quatre semaines.**

Des activités nombreuses sont prévues : théâtre, musique, films, danses folkoriques et modernes, matches sportifs et conférences suivies de discussions menées par d'éminentes personnalités. Des bals et d'immenses feux de camp internationaux seront l'occasion de chants en commun.

LITHUANIE

Londres. — D'après une communication de la British League for European Freedom, il semble bien que la seconde occupation de la Lithuanie par les Soviets soit encore plus terrible que la première. Telle est du moins la conclusion pratique que l'on peut tirer des informations relatives à la résistance contre l'occupant. Celle-ci, loin de faiblir, s'amplifie de jour en jour, en dépit d'une sauvage répression dans le plus pur style nazi : les cadavres des partisans tués au combat sont traînés nus sur les places publiques, tandis que les partisans capturés sont soumis aux tortures les plus atroces.

Récemment, pour la seule Université de Kovno, plus de 600 étudiants ont été arrêtés et déportés et plus de 20 % du personnel enseignant a subi le même sort. (S.P.C.).

L'Internationale des Jeunesses Socialistes ayant cru devoir « discuter son attitude » vis-à-vis de la Fédération Mondiale de la Jeunesse Démocratique d'obédience communiste, celle-ci attaque vivement l'Internationale Socialiste dont elle « ne voit pas l'utilité », et particulièrement la Fédération Française qu'elle qualifie de « réactionnaire ».

NOTES DE VOYAGE AU SENEGAL ET EN MAURITANIE

(Conclusions)

Que dire au terme de ce voyage dont on m'a demandé de décrire quelques étapes ? L'Afrique est un monde, un très vieux monde, et pour un jeune « africain », tout y est à découvrir, à assimiler dans la mesure du possible.

En conclusion, je m'adresserai tout particulièrement à ceux des lecteurs du « Courrier » qui pensent partir outremer.

Je sais que la vocation coloniale devient plus rare : on préfère s'expatrier carrément au Canada ou en Australie. Et les Colonies, évoluant, ne présentent plus aux jeunes Français l'attrait de l'inconnu total à découvrir (on ne peut plus rêver devenir un René Caillé, un Foucauld ou un Brazza) : pas davantage celui d'une vie facile où le médiocre, pourvu d'un galon, peut faire figure de grand chef. Qu'on me croie cependant : les Colonies restent à connaître en bien des lieux aussi intégralement qu'il y a 50 ans. L'Indigène encore plus. Qu'on n'aille pas s'imaginer que le Noir ou le Blanc d'Afrique soit partout taillés sur le modèle du citoyen de Dakar, de Saint-Louis ou même d'Alger qui, d'ailleurs, font illusion le plus souvent. Il faut aller au delà des villes et prendre un long et patient contact avec la brousse pour avoir encore sous les yeux un monde relativement intact que l'on sent divers, riche, coloré et, en fin de compte, passionnant. Il y a encore de quoi travailler là-bas pendant plusieurs générations. Il y a encore possibilité d'y vivre plus heureux qu'ici tout en rendant meilleure la vie de centaines de milliers d'êtres.

Entre ces deux partisans, l'interprète d'Ouled-Zein et moi-même.

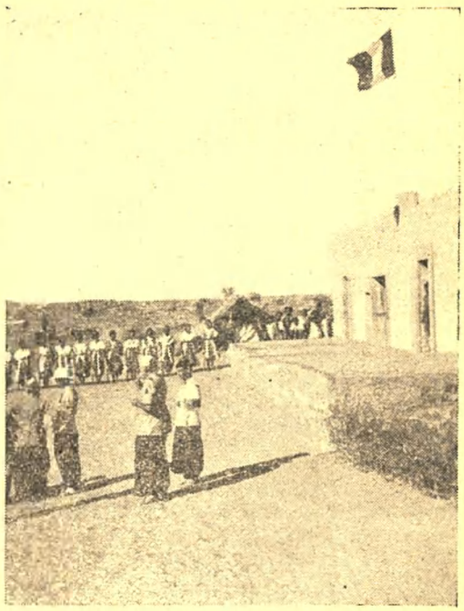
Les carrières coloniales se restreignent : il y aurait sans doute beaucoup à dire sur ce fait plus ou moins voulu en haut lieu pour les besoins d'une politique au moins hasardeuse et décevante à coup sûr pour tout le monde **si l'on va au fond des choses.** Mais quoiqu'il en soit, le garçon qui veut « faire la Colonie » comme administrateur, médecin, ingénieur, vétérinaire ou commerçant, doit s'y préparer — non seulement par ses études (je dirais presque que c'est secondaire) — mais en préparant dès maintenant son corps, son esprit et son caractère à des conditions de vie très différentes de celles de la Métropole.

On aurait assez facilement tendance à imaginer la vie coloniale comme formatrice, durcissant l'âme et le corps, pouvant à la rigueur passer pour une rude « Ecole de cadres » à l'usage des fils de famille blasés.

C'est en grande partie inexact. Et je parle en chrétien et en Mesnier. **Je pose en principe que la vie coloniale peut parfaire et renforcer une formation personnelle déjà solide, mais non la donner.**

Trop de choses s'y opposent : le climat, l'ambiance européenne des villes, la faiblesse générale de toute vie intellectuelle, le contact avec une civilisation très différente, souvent attrayante par sa nouveauté et ses facilités, l'isolement en brousse, l'éloignement forcé dans certains cas de toute pratique religieuse qui finit par amenuiser la vie spirituelle.

Le climat tropical (à variations thermiques sensibles) est souvent accablant ; a fortiori le climat équatorial (à température et humidité presque constantes) ; l'un et l'autre fatiguent à la longue l'organisme, l'énervent et par les besoins qu'ils créent ou accentuent (boisson, activité sexuelle, etc.), donnent au blanc des habitudes difficiles à surmonter par la suite. Un certain laisser-aller moral entraîne un laisser-aller intellectuel parallèle contre quoi l'on ne trouve pas toujours dans les villes des possibilités suffisantes de réagir, et en dehors des heures de bureau, que de temps l'on perd au sacro-saint apéritif ! Les villes comme Dakar ou Saint-Louis sont vastes, la société européenne y est très mélangée, et c'est le moins qu'on puisse dire. Les milieux « bien-pensants » sont assez fermés... et les autres par trop ouverts : danger dans les deux cas. Alors, pour peu que l'on veuille être vraiment colonial, il faut aller vivre et travailler en brousse (un dakarois intégral n'est pas un colonial) : la vie y est plus saine, plus dure et plus formatrice, car il faut constamment réagir seul ou presque. On s'y trouve mêlé à des mondes nouveaux et le plus souvent attrayants par leur nouveauté même. On doit quitter certaines contraintes, certaines façons proprement européennes d'envisager les choses et les gens pour s'adapter, se refaire : c'est d'ailleurs la source de grandes joies. Mais la tentation peut exister de se transformer **radicalement**, en abandonnant à la longue certains principes de vie essentiels à notre civilisation chrétienne. Il est certain que l'indigène, musulman ou animiste, ne considère pas du tout sous notre angle des problèmes moraux et sociaux tels que le crime, le vol, le mensonge, le divorce et, en général, tout ce qui a trait à la sexualité. L'influence reçue se manifeste alors par une indulgence plus grande, non pas seulement à l'égard des vices et fautes considérés en eux-mêmes. Je dois d'ailleurs préciser que ces vices ne peuvent être jugés ni critiqués **chez l'indigène** à la lumière de nos principes qui risquent là-bas de passer encore pour des préjugés. L'amélioration morale, l'un des éléments fondamentaux de la civilisation, se fait et se fera difficilement. On ne doit pas le perdre de vue un seul instant, ni s'imaginer qu'elle doive être couronnée de succès à brève échéance. Il ne faut pas oublier en outre que l'Islam n'est pas seulement une **religion,** mais une véritable **civilisation** et **toute une organisation sociale, voire politique...**



Rassemblement devant les couleurs.

Je sais, pour en avoir ressenti les heureux effets, après d'illustres convertis (Psichari, Foucauld), que la vie au contact du monde musulman pratiquant s'imprègne presque nécessairement des rayons de cette piété au demeurant si différente de la nôtre. Mais cela n'aboutit en fin de compte qu'à entretenir chez le roumi, le toubab isolé, une certaine religiosité, un vague théisme qui ne peuvent suffire à un chrétien intégral.

Voilà, me dira-t-on, un sombre tableau de ce qui attend le jeune colonial (et je ne parle pas de la formation physique, des dangers physiques dont beaucoup ont d'ailleurs bien diminué depuis une vingtaine d'années par les progrès de la médecine coloniale). Sans doute. Et si j'ai laissé volontairement de côté l'aspect « merveilleux » des « pays des mers du sud », c'est qu'il a déjà trop tendance à prendre dans les imaginations une place dangereuse. Il ne faut pas jouer avec le Réél.

Les vraies joies formatrices de la vie coloniale sont **dures,** mais **elles sont :** ne peut les apprécier qu'une minorité de gens déjà endurcis. C'est pourquoi j'affirme que si nous voulons continuer — car elle est loin d'être terminée — notre œuvre civilisatrice, et avec les armes de l'intelligence et du cœur, pour éviter dans la mesure du possible les armes qui tuent, il est urgent que l'élément « Blanc » se purifie, s'élève et prenne une conscience aiguë de la Civilisation qu'il prétend représenter. Sans rien négliger des droits que lui ont donné son sang et sa sueur si souvent versés, qu'il considère aussi les devoirs qui lui incombent ; et l'un des premiers est celui de l'**exemple personnel.**

François de la Route.

Poète "anarchiste" et apôtre de la Paix :

RAYMOND ASSO

On commence à beaucoup parler, en France et ailleurs, de Raymond Asso.

On commence à se rendre compte que ce poète aux yeux lumineux ; cet apôtre des causes désespérées, cet homme éternellement « en marge » est sans doute l'un des esprits les plus lucides et les plus généreux d'une époque où les vrais caractères ont peu l'occasion de se faire connaître.

En pleine occupation allemande, il écrit et fait interpréter *Les Prisons de France*. A la libération, écœuré, il part en Suisse. C'est alors à Radio-Genève la série de ses émissions que la Suisse, la Belgique et une partie de la France suivent avec un intérêt passionné. Des milliers d'inconnus écrivent à celui qui, par la voie des ondes, leur prêche la Paix et l'Amour. Certaines ignorent même son nom. Ils écrivent « A l'apôtre de la Paix à Genève ». Et cela arrive toujours !

Mais le gouvernement s'émeut. Les émissions sont suspendues. Raymond Asso doit quitter la Suisse. Il rentre en France, rapportant un livre de contes, *Les Hors-la-vie*, et surtout un extraordinaire tour de poésie, que tous les directeurs lui refusent d'ailleurs.

Enfin, mieux inspiré, le « Caveau de la République » l'accueille. Depuis un mois, chaque soir, Raymond Asso y dit, avec foi et un élan qui bouleversent ses auditeurs, *Le petit soldat*, *Combien ?*, *Ce n'est pas moi*. Et les bons bourgeois, venus entendre après dîner quelques digestives gauloiseries, sont émus jusqu'aux larmes par l'homme qui, entre deux chansonniers, vient leur rappeler que le Christ est mort pour tous les hommes et que l'Amour seul peut sauver l'humanité meurtrie.

Tel est Raymond Asso. On le dit anarchiste ? Voire ! Parce qu' « il va trop loin », on fait autour de lui la conspiration du silence. Seuls, deux journaux ont longuement parlé de son tour de poésie, en termes enthousiastes : *Le Libertaire* et *L'Aube*. Mais Raymond Asso n'a pas de parti. Et c'est parce que, dans notre siècle bâillonné, nul n'ose parler de lui que le *Courrier de la Mesnie* lui a ouvert ses colonnes.

Il n'est pas question de revendiquer comme nôtre un poète dont bien des écrits pourraient choquer nos amis ! Mais nous nous sommes donnés pour règle de dire ici tout ce que les autres n'osent pas dire.

Une fois encore, nous tenons parole.

⁂

— Que voulez-vous donc savoir ?

— On dit que vous êtes anarchiste. On écrit que vos poèmes sont anarchistes. Qu'en faut-il croire ?

L'auteur de « Ce n'est pas moi » devient grave.

— Dites-moi ; vous qui êtes monarchiste, est-ce que ce que je dis vous a paru extravagant ?

— Non, bien sûr. Comme mes camarades, comme tous ceux qui vous ont entendu, j'ai été profondément ému, et je veux vous remercier de tout ce que vous avez su évoquer à nos yeux.

— Alors, sourit Raymond Asso, *c'est que vous et moi sommes anarchistes ! Le mot vous paraît déplaisant ? Raison de plus pour l'accepter, faute d'en découvrir un autre.*

— Mais cette « anarchie », comment l'entendez-vous ? Comme un système politique ?

— Pour moi, c'est plutôt, si l'on veut, une vision du monde, une façon de réagir devant la vie et devant les hommes. Je ne prétends pas qu'elle soit bonne pour tout le monde. Je crois surtout que notre pauvre humanité est loin d'y être préparée.

— Comment cela ?

— Je crois profondément que les hommes sont, presque dès leur naissance, déformés par une éducation hypocrite et absurde. Je n'y vois qu'un remède : revenir à la grande loi d'Amour et de Raison. Hélas ! cette vérité si simple suppose aujourd'hui une refonte totale du Monde. C'est tellement énorme !

— Oui, sans doute. Pourtant, Monsieur Asso, vous la croyez réalisable ?

— Oui, malgré tout. Je crois qu'il suffirait de quelques hommes portant haut leur message pour que le peuple, qui n'est pas si perverti qu'on le pense, comprenne. Je crois à ce message et, dans la mesure de mes moyens, je m'y consacre tout entier. Je combats partout le mensonge et la peur. Et je les combats en chansons.

— On dit parfois que vous prêchez la révolte...

— Je ne prêche pas la révolte. Je dis seulement que nous sommes tous plus ou moins responsables des catastrophes qui s'abattent sur le Monde. Je dis aussi qu'on n'a pas assez foi en l'homme, et qu'il dépend de l'homme, de chacun de nous, de vous, de moi, que le Monde soit meilleur, que la vie soit plus belle, que nos enfants soient plus heureux.

— Mais, en attendant de faire le bonheur de tous les hommes, ne serait-il pas déjà très beau d'essayer de faire le bonheur de ceux qui nous touchent de plus près ? Ne serait-il pas déjà magnifique de donner aux Français un peu plus de bien-être ?

— Je vous vois venir... Eh bien, je crois que je vais vous étonner. Si vous voulez savoir le fonds de ma pensée, je crois que le Français crève de n'avoir personne à aimer.

— Mais, dans un monde anarchique, il n'aurait personne à aimer.

— Au contraire, il aurait tous les hommes à aimer ! Mais nous n'en sommes pas encore là. Il nous faut donc chercher ailleurs. Je ne crois pas aux amourettes. Il lui faut, au Gaulois, un grand amour ; quelque chose comme un roi...

(Raymond Asso s'amuse visiblement de ma surprise.)

Eh ! oui ; je suis intimement persuadé que le Français, au fond, est resté monarchiste. Il a beau prétendre le contraire, il l'est. Seulement, il a oublié ce que c'est qu'un roi. Il a ausi peur du mot « roi », tenez, que du mot « anarchie » !

(Et Raymond Asso, un peu rêveur, poursuit.)

Je vois un Roi qui serait là pour l'Amour. Un Roi qui aurait assez de Raison pour bien choisir ses responsables. Qui rendrait aux communautés que la Nature, dans sa grande sagesse, a faites pour l'homme, les libertés qu'on leur a volées...

(Puis, se ravisant à demi...)

— Tout de même, ne me faites pas dire que je suis royaliste ! Je dis seulement que, tant qu'il y aura des nations (et cela menace de durer encore longtemps !), la monarchie constituera le moins mauvais régime. Une sorte de moindre mal. »

Et le poète « anarchiste », regardant bien en face les Mesniers qui l'écoutent, leur tend, d'un geste spontané, les deux mains large ouvertes, les belles mains franches et généreuses de l'homme de bonne volonté.

FRANÇOIS CHATEL.

Une "chanson parlée" de Raymond Asso

Quand trop de choses laides, ou simplement trop difficiles à comprendre, s'accumulent sur le Monde, il arrive un moment où l'Homme, même innocent, connaît la Peur ; une peur irraisonnée qui, parfois, le tire brutalement de son sommeil.

Et alors, dans la nuit, seul avec son cœur, il pense à toutes ces choses laides.

Et cette peur qui le tenaille est si forte qu'il en arrive à se demander s'il n'est pas complice malgré lui.

Et son angoisse est si grande, elle aussi, qu'il lui arrive de s'écrier : « Mais !... »

CE N'EST PAS MOI !

Jésus est mort sur une croix !
Qui l'a cloué ? Ce n'est pas moi !
.....
Et Jeanne, qui sacra le Roi,
Et mourut sur un feu de bois
Ce feu de joie ! Ce feu de bois !
Qui l'alluma ? Ce n'est pas moi !
On le sait bien, c'est les Anglois ;
Et si c'est eux, ce n'est pas moi !
.....
Et puis après ce Sacré Roi,
Il est venu bien d'autres rois.
On en a tué deux ou trois ;
Fer ou poison ; n'importe quoi ;
Et la guillotine... ! Une fois !
On a guillotiné le Roi !
Qui a guillotiné le Roi ?
Ce n'est pas lui. Ce n'est pas toi.
J'étais pas né... Ce n'est pas moi !
.....
Et tous les morts de faim, de froid,
Les morts sans peur, les morts d'effroi,
Ceux d'à présent, ceux d'autrefois,
D'ici, de là, d'autres endroits,
Ceux qui sont morts pour toi, pour moi,
Pour la Patrie et pour la Loi... !
— La Loi de qui ?... La Loi de quoi ? —
.....
Et tous les morts au fond des bois,
Traqués comme bête aux abois !
Ceux dont on chante les exploits :
Héros dressés sur les pavois,
Martyrs chantant à pleine voix,
Femmes, enfants, doux villageois,
Assassinés sans nul émoi
Par tout un monde en désarroi,
Pour la Justice et pour le Droit... !
— Le Droit de qui... ? Le Droit de [quoi ? —
.....
Des champs entiers couverts de croix !
QUI A FAIT ÇA ?... Ce n'est pas moi !
.....
Jésus ! Et Jeanne ! Et puis le Roi !
Ceux d'à présent ! Ceux d'autrefois !
Les champs entiers couverts de croix !
Ce n'est pas moi ! CE N'EST PAS MOI !
.....
Alors, pourquoi mon Dieu ? Pourquoi
Ai-je aussi peur la nuit ? POURQUOI ?
.....

Raymond ASSO.

ENTREVUE AVEC LE COMTE DE PARIS

Londres, ville humide, maussade, dépourvue du chic, de la vitalité, de l'ambiance incomparable de Paris, Londres m'a pris et retenu à mon tour, pour trois jours, entre ses gares propres mais moites, sa Tamise embrumée et ses longues rues laides et sans esprit.

Pourtant j'ai aimé Londres. Le Prince y séjournait.

Après d'autres qui ont voulu approcher leur chef naturel, je suis parti consolider ma foi monarchique que les rudes assauts des tendances démocratiques contemporaines effleuraient parfois.

Tout de suite, le Prince m'a mis en confiance en m'offrant une gauloise d'un paquet légèrement froissé. Comme j'avais, dans mon trouble, oublié mes allumettes, Il m'a fait observer que, dans la vie, on ne pensait jamais à l'essentiel : les petites choses...

Rapidement, le Prince m'interroge :

— Comment va la Mesnie ?

— Elle achève sa crise de croissance, Monseigneur.

— Je compte beaucoup sur votre action. Plus que jamais il importe de constituer des cadres, des élites de jeunes qui seront l'armature d'un régime nouveau. Pour cela, gardez-vous soigneusement de tout sectarisme, de toute étroitesse de vues. Une monarchie moderne ne saurait en aucun cas écarter systématiquement ceux qui combattent aujourd'hui avec d'autres perspectives. Bien au contraire, ces jeunes qui bataillent de l'extrême-droite à l'extrême-gauche trouveront harmonieusement leur place sous un chef arbitre de toutes les tendances. La révolution sociale ne doit pas se faire contre eux ou contre nous. Nous devons la réaliser tous ensemble. S'il importe, en effet, de lutter pour abattre des idéologies mensongères, les hommes qu'elles trompent doivent nous être d'autant plus chers que nous nous efforcerons de les en dégager. Je connais d'ailleurs la Mesnie et particulièrement ses progrès depuis le dernier camp Saint-Louis et je ne puis que vous inciter à poursuivre votre effort dans le même sens.

— Mais le Prince est si loin ! Tous, nous aimerions lui confier nos soucis, nos espoirs...

— Je le sais, mais à travers ces « incertitudes et hésitations », je vois combien votre foi est ardente. Vous n'auriez ni l'une ni l'autre si vous doutiez dans l'avenir de la France et dans sa seule possibilité de le réaliser pleinement.

Et je rapproche alors inconsciemment les paroles du Prince de cette lettre qu'il m'écrivait en août dernier et qui prouve à quel point Il souffre de ne pas être au milieu de nous, dans son pays :

« Ce que vous voudriez, c'est me voir, parler, me sentir près de vous tous qui bataillez.

« Oui, cette pensée qui me touche profondément, parce qu'elle me témoigne votre confiance, s'ajoute aux épreuves de mon exil : l'éloignement de mon pays et les obstacles qui m'empêchent de vous voir, d'entendre de vous-même vos difficultés, vos peines.

« Certes, je les partage toutes et si je pouvais, je les porterais toutes pour vous enlever ces fardeaux, mais nous devons chacun porter notre croix et rien de grand, ni de bon, ni de beau, ni de vrai enfin, ne se fait en ce monde sans souffrances, douleurs et sacrifices ».

— Mais aussi, ajoute le Prince, avec la foi on peut déplacer des montagnes, ayez-la, fortifiez-la dans l'épreuve même et soyez assuré que de cœur et de pensée je suis près de vous tous.

Ce message du Prince, je l'ai emporté jalousement avec moi vers la France. Mon plus cher désir est que d'autres aillent toujours plus nombreux lui porter un témoignage d'affection et de dévouement. Le Prince sera heureux de connaître tous ses mesniers et tous ceux qui, ne l'étant pas encore de nom, le sont déjà de cœur.

Régis G. THOMAS.

QUE SE PASSE-T-IL EN U.R.S.S. ?

Un ancien haut fonctionnaire soviétique dénonce la politique antirusse du Kremlin.

Victor Kravchenko, ancien haut fonctionnaire soviétique, qui au contact de la liberté a renié ses maîtres et dont les mémoires, « J'ai choisi la Liberté », ont un grand retentissement aux Etats-Unis, vient de publier une lettre ouverte adressée « aux communistes et sympathisants », à tous ceux qui « sincèrement et honnêtement regardent le système soviétique avec espoir et avec foi, s'efforçant d'y trouver la réalisation de leur idéal ».

Kravchenko y dit notamment :

« Je prouve de nouveau par des faits concrets que, en Union Soviétique, les syndicats sont un instrument docile de la dictature du Politburo ; que le Kremlin emploie au travail forcé des adultes et des enfants à une échelle terrifiante ; que la façon dont il éduque la génération nouvelle est contraire aussi bien aux intérêts futurs de la Russie qu'à ceux du monde extérieur ; que les prisons, les bagnes et les colonies spéciales de la police secrète procurent, contre paiement en espèces, la main-d'œuvre nécessaire aux industries et aux chantiers de construction dans un système d'esclavage largement favorisé par l'Etat ; que la politique officielle transforme artificiellement des millions d'honnêtes citoyens russes en « ennemis du peuple » ; que la politique intérieure du régime est directement opposée aux véritables intérêts du peuple russe. » (S.P.C.)

***

Les aventures d'un singe en Union soviétique.

On sait que le célèbre écrivain soviétique Michel Zostchenko s'est vu officiellement « fustigé » (*sic*) par le Comité Central du Parti Communiste d'U. R. S. S., à propos de son dernier conte, « Les Aventures d'un Singe ». S'il faut en croire le camarade Jdanov secrétaire du Comité Central, cette œuvre fait preuve d'une belle indépendance d'esprit :

« Le singe est, en quelque sorte, présenté comme un principe rationnel qui a le droit de porter un jugement sur la conduite des humains. La représentation de la vie des citoyens soviétiques, ridicule, caricaturale et triviale à dessein, a été voulue par Zostchenko pour lui permettre de placer dans la bouche de son singe des opinions antisoviétiques sordides et nauséabondes, telles que: « La vie dans le jardin zoolo« gique est plus agréable que la vie en liberté » et « On respire plus librement dans une cage à fauves « que dans l'atmosphère soviétique. »

« Comment les citoyens de Léningrad, continue plus loin Jdanov, peuvent-ils supporter de voir s'étaler dans leurs journaux une telle goujaterie et une telle obscénité? (*sic*). »

Malheureusement, en dépit de ce flot d'injures rageuses autant que grotesques, il ressort du rapport même de Jdanov que le récit de Zostchenko a connu et connaît encore le plus vif succès en U.R.S.S.

« On dit que le récit de Zostchenko a été lu publiquement dans tous les théâtres de Léningrad... Les journaux *Zvezda* et *Leningrad* s'empressent de le publier. On l'accueille avec enthousiasme aux conférences littéraires on permet à Zostchenko de devenir en quelque sorte le coryphée de la littérature soviétique. »

Remarquons que, pour élever ces timides critiques contre le régime, Zostchenko s'est cru obligé par prudence, d'adopter le truchement d'une « histoire de bêtes ». Malheureusement, le Comité Central a découvert l'astuce un peu trop grosse. Une simple question cependant : Comment un écrivain soviétique peut-il, par ses critiques contre le régime, récolter un succès aussi complet, dans un pays où, prétend-on, 99 % de la population acclament ce régime ?... (S.P.C.)

Lecteurs du « Courrier de la Mesnie »

SAVEZ-VOUS VRAIMENT CE QU'EST LA MESNIE ?

C'est un groupement de jeunes monarchistes ? D'accord !

MAIS CE N'EST PAS QUE CELA

Pour connaître son esprit, ses principes, sa vie,

DEMANDEZ-NOUS L'OUVRAGE REDIGE A VOTRE INTENTION : « LA MESNIE » (80 pages).

L'exemplaire : 60 francs franco. C.C.P. 5820-75 PARIS.

ANCIENS NUMEROS

Les souscriptions au « Courrier de la Mesnie » n'ont jamais d'effet rétroactif.

Les souscripteurs qui désirent recevoir d'anciens numéros doivent donc nous faire parvenir la somme de 10 francs par exemplaire **demandé.**

Nous disposons encore de quelques **collections du « Courrier » depuis le numéro 5 (février) inclus.**

La quatrième République laissera-t-elle démembrer l'UNION FRANÇAISE?

A cette question, le COURRIER DE LA MESNIE consacrera son NUMERO SPECIAL de FEVRIER.

Vous y lirez, en plus de nos chroniques habituelles :

— Un grand reportage vécu sur l'INDOCHINE 1946 par Louis Ahnne,

— Un rappel historique de l'ŒUVRE COLONIALE DE NOS ROIS

— et le début de notre grande enquête :

« LA FRANCE VA-T-ELLE PERDRE SON EMPIRE ? »

Retenez à l'avance plusieurs exemplaires de ce numéro spécial. Envoyez-le à vos amis coloniaux. Tarifs spéciaux pour envois groupés.

UN NUMERO D'UN INTERET EXCEPTIONNEL !

Bulletin Intérieur de la « Mesnie » (association déclarée, régie par la loi de 1901).

Société Parisienne d'Imprimerie — Paris